

« Tout projet, quelque individuel qu'il soit, a une valeur universelle. »

Jean-Paul Sartre

Dans les songes de Jules, il y avait une voix. Cette voix murmurait, taquinait. C'était l'étrange voix d'une petite fille qui désirait être femme...

Elle avait beaucoup appris de ses racines, de son petit nid familial, de ses joies enfantines... Elle avait un accent espiègle, parfois moqueur : elle le savait un peu vulnérable car la vie n'avait pas toujours été tendre avec lui. Il aurait voulu jouer avec cette jeune dame une comédie sans cesse renouvelée d'amour inépuisable. Elle lui décrivait des rêves d'éternité et de mondes nouveaux. Il lui répondait par des poèmes, des romans et une musique puisée au cœur même des âmes.

Plus que tout, il voulait lui parler de ses espoirs, de ce qu'il ressentait. Mais pour une raison mystérieuse, cela lui serait interdit, comme si les mots ne sauraient exprimer ce qu'il gardait enfoui aux tréfonds de sa personnalité. Il avait tant de projets, tant et tant d'espérances. Progressivement, il y aurait des rites, des tabous, des petits secrets, des merveilles non dites... Et puis un jour, ils seraient amenés à se voir, et s'étant toujours aimé d'une pure tendresse, s'embrasseraient sur les deux joues, comme le font entre eux les frères et sœurs de charité...

Au cours de sa première année en école d'infirmier, Jules vécut seul dans un petit studio parisien. Il revoyait épisodiquement Delphine, lors de courts voyages du côté de Valence. Sa présence lui manquait. Les intermèdes méridionaux demeuraient trop brefs, moments vites évanouis de soleil et de tendresse partagée.

Le programme scolaire de cette année d'étude était essentiellement théorique. Il assista à des cours de chimie, d'anatomie, de biologie cellulaire... Ses deux années de travail dans le journalisme l'avaient préparé à noter de façon ordonnée et claire les présentations orales des enseignants. Serré sur des bancs de bois que les heures rendaient durs, il noircit ainsi de nombreux cahiers, de son écriture fine et régulière, illustrant à l'occasion le texte de croquis et de schémas.

Le public de ces amphithéâtres était pour une forte majorité plus jeune que lui, et il se voyait parfois comme le vieux sage surveillant ses brebis... Vieux sage de vingt-trois ans !

En tout état de cause, il ne parvenait pas vraiment à s'intéresser aux ragots de couloirs qui alimentaient les conversations des autres étudiants, et préférait le plus fréquemment possible s'isoler dans une relecture studieuse de ses notes de cours.

Jules pensait à Delphine. Il y eut des lettres romantiques. Ils se promirent maintes merveilles, imaginèrent leur avenir en couleurs lumineuses, arc-en-ciel. Dans ce qu'ils appelaient déjà leur « maison turque », il y avait du rire, des jardins, des lectures, des chants mélodieux, des danses mystérieuses... et des

enfants... de l'amour dans les murs... et un soleil éclatant dehors. C'étaient le rêve de plusieurs destinées entremêlées pour une harmonie constructive.

* * * *

Marine pensait à André. En entre-temps, elle prenait des cours de tissage, étudiant les différentes méthodes utilisées pour la confection des toiles et des tissus, à partir de laine, de lin ou de coton.

Marine lisait. Elle feuilletait le volumineux ouvrage laissée par Delphine lors de leur première réunion : il s'agissait d'une version arabe couramment utilisée en Turquie de l'Ancien Testament. En redécouvrant dans cette langue étrange ce texte millénaire, elle relisait avec perplexité la façon dont Dieu se trouvait confronté aux caprices de ses enfantements. Elle se plut à mettre le récit de la Genèse en parallèle avec un ouvrage d'un écrivain chinois, Quian Zhongshu. Le texte s'intitulait « le rêve de Dieu » et démontrait de la même façon l'impossibilité de garder un contrôle absolu sur ce que l'on crée, ou sur les êtres vivants en général.

Marine méditait. Elle se laissait glisser dans de longues plages de silence bleu océan, la fenêtre ouverte sur un écran de tendre verdure que le soleil auréolait selon les heures de tâches blanches, jaunes ou orangées. Dans ces moments, elle sentait souvent un étau étrange lui enserrer la tête, et un nœud étrange se former dans sa gorge. Cette sensation d'étouffement passagère lui venait comme une appréhension de leur futur commun. Elle s'étirait alors et son égarement se dissipait fugacement, pour quelques heures.

Marine s'isolait. Ses parents s'en inquiétaient un peu, lui envoyaient de petits billets qu'ils glissaient sous la porte de sa chambre. Il est vrai qu'elle passait parfois des journées en robe de chambre, enfermée, ne sortant que pour une rapide excursion à la cuisine, où elle piochait une pomme, un morceau de pain et du fromage. Son père rentrait parfois tard, le soir, de son travail à la fabrique de pâtes alimentaires. La voyant alors encore enfermée, la lumière allumée de sa lampe de chevet filtrant par-dessous la porte, il recopiait quelques fragments des Pensées de Pascal :

« Le moi est haïssable Point car en agissant, comme nous le faisons, obligeamment pour tout le monde, on n'a plus sujet de nous haïr. Cela est vrai, si on ne haïssait dans le moi que le déplaisir qui nous en revient. Mais si je le hais parce qu'il est injuste, qu'il se fait centre de tout, je le haïrai toujours. »

Ou encore :

« Le moindre mouvement importe à toute la nature, la mer entière change pour une pierre. Ainsi, dans la grâce, la moindre action importe par ses suites à tout. Donc tout est important. »

Ainsi s'effilochaient sans trêve les journées, emportées par les brumes éphémères du temps. Et elle gardait dans son cœur comme un parfum ambré et sucré de bonbon parfumé à la cannelle.

* * * *

André avait eu le plaisir de rencontrer Marine pour la première fois chez les parents de celle-ci, il y a deux ans. Il était arrivé, un peu gêné, en chemise blanche et pantalon de toile, et avait été mal à l'aise pendant tout le dîner, d'autant plus que le père de celle-ci n'était arrivé que très en retard, après que le repas ait été terminé.

Ils avaient parlé de son atelier de cordonnerie, un héritage familial qui coûtait plus qu'il ne rapportait. Ils avaient évoqué ses projets d'avenir, les études de Marine en sciences politiques, les dernières confections colorées de Marine en matière de couture. Il avait alors vingt-sept ans et elle vingt. C'était une belle romance, et la soirée fut un beau nuage familial de perspectives d'avenir à plusieurs. Ils se séparèrent très simplement au milieu de la nuit, après s'être embrassés sur les joues.

Depuis, ils avaient échangé des lettres sages, au ton poétique et satirique, bien différent du sérieux avec lequel ils envisageaient leur avenir commun.

Un observateur inattentif aurait pu dire qu'ils avaient une relation platonique. Mais la flamme qui voletait dans la brise tiède de leurs incertitudes était pourtant par sa tendresse inexplicablement sensuelle.

* * * *

Delphine se donnait sans réserve à leur projet. Rarement elle avait mis autant d'énergie et de volonté dans une œuvre commune. Les lettres et les rapports se succédaient sur son minuscule secrétaire en bois de hêtre. C'était elle qui réunissait avec autorité leur petit groupe tous les deux mois et leur présentait des promesses de financement acquises après de longs entretiens où il fallait systématiquement reprendre le même récit et les mêmes arguments justifiant leur action. Lors de ces retrouvailles, ils étaient au début au nombre de quatre. Puis il y eut la venue d'une nouvelle recrue, une rencontre fortuite de Marine, qu'elle surnommait Willy. Il était très pris par d'autres activités, et bien qu'on le sente bouillonnant d'idées positives, il se faisait souvent excuser lorsque venait

la date d'une réunion. Néanmoins, le diplôme de kinésithérapeute qu'il décrocherait bientôt était un bon argument en faveur de leur communauté.

Delphine voyageait beaucoup. Elle rendit visite à la branche suisse de sa famille, qu'elle savait fort bien pourvue financièrement. Elle exposa à un de ses oncles les tenants et aboutissants de leur entreprise, et les appuis dont elle disposait déjà. Elle obtint en retour une attention polie et intriguée, ainsi que les coordonnées de quelques jeunes gens « en mal d'activité », susceptibles d'investir leur énergie dans le projet.

Elle avait des douleurs dans la tête, parfois. C'était comme un vrombissement au-dessus des tempes. Cela avait débuté avec ses études de journalisme et se poursuivait maintenant alors qu'elle avait presque laissé son travail pour s'investir à temps plein dans l'établissement de cet « ashram turque ».

Elle ne téléphonait jamais à Jules. Elle se savait sévère envers lui à ce sujet, mais espérait de la sorte laisser mûrir entre eux une relation plus mature qu'une simple passade de lycéens. Elle le savait fidèle et honnête et n'exigeait pas qu'il lui rende compte de ses moindres actions... Elle-même sortait souvent seule à Grenoble, et avait le plaisir d'y rencontrer parfois quelques garçons entreprenants et sympathiques.

Elle jugeait parfois bon de ne pas répondre à ses lettres, ou aux monologues qu'il enregistrerait sur sa messagerie vocale. Elle se plaisait dans l'incertitude qu'elle entretenait ainsi, se montrant un peu égoïste et espiègle en jouant de cette manière avec leurs sentiments. Son inspiration lui venait d'Ovide qui conseillait déjà à l'époque antique à la belle :

*« Et feindre l'amour n'est pas mauvais :
laisse ton amant croire que tu l'aimes : mais prends garde que cet amour ne te rapporte rien.
Souvent, refuse tes nuits... »*

Car ajoutait-il :

« l'amour est la marque d'une âme entreprenante. »

Il y eut une soirée toute particulière. Ce fut un pointillé feutré d'hésitations craintives posées sur l'écran gris perle de son esprit. Elle s'y dessinait en arabesques ternes les chemins du probable de son devenir. Elle se dressait mentalement les schémas évanescents des formes que pourraient emprunter le futur de « Jules et Delphine en Turquie ».

Dans le silence de sa chambre, seul le crissement de sa plume perçait dans la moiteur de la nuit bleutée de l'été grenoblois.

Le sommeil l'avait presque saisie et emportée dans un oubli réparateur il y a quelques heures... elle s'était alors dévêtue pour enfiler un pyjama, espérant abandonner son corps fatigué à un oubli réparateur.

Pourtant, toute envie de dormir l'avait depuis quittée. Son corps était aussi alerte qu'après une longue nuit de repos. Entre deux lignes noires griffonnées sur son cahier, il y avait d'obscurs figements d'indécisions, où elle espérait un signe surgi du néant. Mais seul le bruissement d'une brise chaude sur les feuilles des platanes de l'immeuble caressait son attente d'une présence secourable.

Dans l'immédiat de ce présent, si plein de possibilités, son immobilisme s'imposait comme le fardeau de son humaine existence. Elle s'accrochait alors à la chimère qu'elle bâtissait à coup de lettres et d'entretiens téléphoniques. C'était la seule porte de sortie qu'elle se voyait, l'unique main que lui tendait le destin pour la faire sortir de tunnel immuable d'une vie rangée et fade qui ne serait que la répétition de l'existence sédentaire de ses parents.

* * * *

Au cœur d'un vallon endormi, dans le chatolement vert tendre d'une fin d'après-midi, sous l'ombre fraîche d'un mélèze voûté, William se repose. Son corps s'est couvert de flaques de lumière, qui dansent un ballet cadencé par le murmure du vent. Le feuillage s'agite au rythme d'un souffle lent et apaisé.

C'est fugacement un éclat ocre et noir. Un papillon déploie ses ailes diaphanes et s'égaie d'une plante à l'autre, petite étincelle virevoltante au-dessus de l'herbe émeraude.

Un instant paisible s'écoule doucement. William s'est maintenant mis à lire quelques notes écrites sur un cahier d'écolier. Ce sont quelques versets bibliques, enseignements d'une existence heurtée par le malheur. Il les met mentalement en miroir avec des périodes de sa vie.

Pour les Etats-Unis, il retient du livre de la Sagesse :

« Mes dons sont préférables à l'or le plus fin. »

Et également :

« Avant d'accéder aux honneurs, il convient d'être humble. »

De la France, il a désiré retenir un extrait du livre de Job :

*« Je reconnais que tout est possible pour toi ;
je sais qu'aucun projet ne peut t'embarrasser.
Tu l'as dit : j'ai osé rendre tes plans obscurs
à force de parler de ce que j'ignorais.
Je l'avoue : j'ai parlé d'un sujet trop ardu,*

je n'y comprenais rien et ne le savais pas ! »

William s'était également imaginé des enfants. Ils se prénommaient Adrien et Aurélie. Le garçon était l'aîné de deux ans sur sa sœur. Il narrait leurs aventures sur ce cahier, sous des intitulés aussi cocasses que « la soupe d'épinard dansante » ou « la chaussette borgne ».

Et, en fin de ce recueil d'histoires amusantes, il avait recopié ce psaume :

*« Le Seigneur est mon berger,
je ne manquerai de rien.
Il me met au repos dans des prés d'herbe fraîche,
Il me conduit au calme près de l'eau.
Il ranime mes forces,
Il me guide sur la bonne voie,
Parce qu'il est le berger de son peuple.
Même si je passe par la vallée obscure,
je ne redoute aucun mal,
Seigneur, car tu m'accompagnes,
Tu me conduis, tu me défends,
voilà ce qui me rassure.*

*Face à ceux qui me veulent du mal
Tu prépares un banquet pour moi.
Tu m'accueilles en versant sur ma tête
un peu d'huile parfumée.
Tu remplis ma coupe jusqu'au bord.*

*Oui, tous les jours de ma vie
Ta bonté, ta générosité
me suivront pas à pas.
Seigneur, je reviendrai dans ta maison
aussi longtemps que je vivrai. »*

William était pétri de doutes et d'incertitudes. Bien des fois, il s'était interrogé sur ses motivations, ses rêves... sans jamais trouver de réponses qui lui donnent satisfaction. Dès lors, la religion lui avait été une béquille, une aile protectrice où se ressourcer. Elle le berçait de son inlassable espérance au cours de nuits sans sommeil.

L'enfant déraciné aspirait à un foyer stable, souhaitait reproduire le schéma sécurisant qui l'avait vu grandir. Dans le même temps, l'idée de se stabiliser le tourmentait, comme si le destin lui refusait de le fixer quelque part, lui dont l'existence avait déjà oscillé entre deux continents.

Pour quitter ces brumes d'incertitudes, il lui aurait fallu un soutien, une âme fraternelle en qui il aurait puisé la sagesse qui lui échappait.

Mais il lui manquait un fil directeur, un indice insaisissable se refusait de se dévoiler. Quelques vers du poète Verlaine résonnent comme un écho à son trouble présent :

*Mouette à l'essor mélancolique,
Elle suit la vague, ma pensée,
A tous les vents du ciel balancée,
Et biaisant quand la marée oblique,
Mouette à l'essor mélancolique.
Ivre de soleil
Et de liberté
Un instinct la guide à travers cette immensité
La brise d'été
Sur le flot vermeil
Doucement la porte en un tiède demi-sommeil*

Et William soupire ; il renonce à donner du sens à tout. Et, décidé à se focaliser sur la trame du présent, il se remet entre les mains apaisantes d'une divine providence, et se laisse bercer, infiniment...

* * * *